Bienvenue dans l'exposition
Dans la peau d'un soldat. De l'Antiquité à nos jours.
Nous te proposons de découvrir les différents moments de la vie d'un combattant lors d'une campagne militaire à diverses époques.

La galerie chronologique

Dans cette galerie les mannequins et matériels présentés montrent l'évolution de l'équipement et de l'image du combattant au fil de deux millénaires. Lorsque leur équipement ou vêtement est gris, comme le **sac en cuir**, ***pera***, de la photo ci-contre, il s'agit d'une réplique que nous avons créée dans nos ateliers au XXIe siècle en faisant des recherches dans les archives – documents anciens – pour reconstituer l'élément à l'identique. Cela te permet à la fois d'observer l'ensemble de la tenue et en même temps de reconnaître quels sont les objets anciens et originaux – généralement en couleur – que nous te présentons.

Légionnaire romain
(vers 100 avant Jésus-Christ)

Commençons par le combattant que tu as peut-être découvert dans la bande-dessinée *Astérix et Obélix*, le soldat de l'Antiquité romaine.
Le légionnaire est un soldat de métier, engagé volontaire qui reçoit une solde – un salaire – et qui achète son armement et son équipement.
Lors de la République romaine (VIe siècle-Ier siècle av. J.-C.), son armement offensif et défensif est directement inspiré de celui des Gaulois.
Ce combattant se déplace à pied, il lui faut donc des chaussures solides, c'est la raison pour laquelle ses semelles sont équipées de clous qui en ralentissent l'usure. Le légionnaire de cette époque porte ses bagages, ses vêtements et ses armes, soit un poids d'environ 40 kilogrammes.
C'est lourd pour marcher une trentaine de kilomètres par jour !

THORACOMACHUS

LORICA HAMATA

FUSCA

À TOI DE JOUER !

IMPEDIMENTA

CALIGAE

SCUTUM

Détaillons des éléments de son équipement à l'aide de l'image suivante

Les mots en bleu sont des mots latins, la langue des Romains de l'Antiquité.
Les mots en orange désignent les objets anciens qui datent de l'Antiquité et que tu peux observer sur le mannequin.

Un **casque en bronze** souvent muni de couvre-joues, ***paragnathides*** en grec

Une lance dont **la pique** peut percer la cotte de mailles. Elle est munie d'un cône de fer permettant de planter l'arme en terre durant les arrêts

Un sac en cuir, **pera**

Des épaulières maintenues par une bande de cuir ou de métal

Le bagage complet, **impedimenta**, contient de la nourriture, des vêtements de rechange, notamment une tunique rouge pour le combat et une blanche pour le reste du temps, des affaires pour la toilette, des outils, des armes, une tente, une couverture, des ustensiles de cuisine en bronze ou en fer ; chaque soldat prépare sa cuisine.

Une cotte de mailles, **lorica hamata** d'environ 10 kg, portée sur un vêtement matelassé, **thoracomachus** ou **subarmalis** et une tunique carrée et ample sans manches, maintenue par une ceinture

Le bâton en T, **fusca**, permet d'accrocher une partie des bagages. Il est ainsi facile de laisser tomber ce bagage, **sarcina**, en cas d'attaque surprise

Un bouclier en bois recouvert de cuir, **scutum** renforcé au centre par l'**umbo** en métal dont la **spina** est le renfort vertical médian

Un glaive rangé dans son fourreau

Les chaussures, **caligae**

Fantassin allemand guetteur de tranchée

(1916-1918)

Ce soldat allemand est un guetteur qui doit donner l'alerte si l'ennemi de la tranchée adverse lance une attaque. L'utilisation très importante des obus tirés par l'artillerie lors de la Première Guerre mondiale provoque de nombreuses blessures, principalement à la tête. Chaque camp cherche donc à mieux protéger ses combattants. Ce guetteur est un citoyen allemand qui a effectué un service militaire. Il est engagé, payé et équipé par son pays. Il fait partie des fantassins – combattants à pied – mais dans la tranchée, il se déplace peu, en raison de son rôle d'observation, du poids et du manque de souplesse de son équipement. Son uniforme, son casque, ses bottes à semelles cloutées et ses armes pèsent environ 20 kg auxquelles il faut ajouter la cuirasse d'une dizaine de kilogrammes et une plaque de renfort sur le casque de 2 kg.

Gros obus allemands présentés dans la cour de l'Hôtel des Invalides

STIRNPANZER

STAHLHELM

MAUSER

À TOI DE JOUER !

FELDGRAU

SAPPENPANZER

BROTBEUTEL

Le guetteur à la loupe

Les mots en bleu sont des mots en allemand.
L'ensemble de l'équipement du combattant date de la Première Guerre mondiale.

Un casque en acier, le **Stahlhelm**, renforcé d'une plaque frontale, la **Stirnpanzer**. En 1916, après l'observation des blessures des combattants, des chirurgiens allemands proposent de renforcer le casque par une protection blindée, celle que tu peux voir sur le mannequin.

Un uniforme en drap de laine, couleur **feldgrau** – gris

Un boîtier contenant un masque à gaz

Une cuirasse, la **Sappenpanzer**, composé d'un plastron et de trois tassettes. Chacune des quatre plaques est équipée de coussinets en feutrine ou en ortie, pour éviter qu'elles ne s'entrechoquent et fassent du bruit.

Un sac destiné à contenir du pain, le **brotbeutel**

Un fusil **Mauser**

Une paire de bottes à semelles cloutées

Fusiliers motocyclistes

(1940)

As-tu repéré dans la vitrine les deux combattants français installés sur une moto équipée d'un*side-car* ? Ils ont combattu durant la campagne de France (10 mai-22 juin 1940) pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce sont des citoyens qui ont été moblisés – appelés pour défendre leur pays. Ils sont payés et équipés par leur pays. Ces fusiliers motocyclistes font partie de la division légère de cavalerie (DLC).
Dès la Première Guerre mondiale, les armées utilisent de plus en plus d'engins à moteur, même si le cheval est encore largement présent. Des cavaliers sont donc formés pour les utiliser. Plusieurs armées s'équipent de side-cars lors de missions de reconnaissance qui nécessitent un déplacement rapide.

A TOI DE JOUER !

CEINTURON

MAS 36

SALOPETTE

SACOCHE

GNOME & RHÔNE

CHÈCHE

Les motocyclistes à la loupe

L'ensemble de l'équipement du combattant date de la Seconde Guerre mondiale.

Un casque pour troupes motorisées, orné de l'insigne de la grenade sur l'avant.

Un MAS 36, c'est-à-dire un fusil fabriqué à la manufacture d'armes de Saint-Étienne, modèle 1936.

Un FM MAC 24/29, c'est-à-dire un fusil-mitrailleur modèle 1924-1929, fabriqué par la manufacture d'armes de Châtellerault.

Un chèche en coton, foulard pour l'été, remplacé en hiver par une écharpe en laine.

Des lunettes.

Un paletot en toile imperméabilisée

Un chargeur contenant 25 cartouches

Trois cartouchières maintenues par un ceinturon et des bretelles de suspension visibles sur son dos

Une paire de gants en cuir

Une sacoche de transport contenant un masque à gaz

Un side-car de la marque Bernardet

Une salopette en toile imperméabilisée

Une moto de marque Gnome & Rhône 750 XA

Une paire de brodequins en cuir à semelles cloutées

La journée d'un combattant en campagne militaire

Dans ces espaces nous te proposons d'observer et de comparer de vrais objets utilisés par les combattants de l'Antiquité à nos jours. Commençons par le début de la journée, le soldat se réveille…

Se réveiller et se laver

En 2015, le photojournaliste Édouard Elias a réalisé un reportage sur des combattants de la Légion étrangère en république Centrafricaine, lors de l'opération militaire Sangaris (2013-2016) menée par l'armée française. Il souhaitait photographier ces hommes sur le terrain, mais également lors des moments d'abandon et de fatigue, jusque dans leur intimité. Pour lui, l'esthétique – la beauté de ces photographies – doit déclencher une émotion chez le spectateur.
La photographie ci-contre fait partie de ce reportage réalisé par Édouard Elias. Lors du retour de mission, le bivouac est installé à l'intérieur d'anciens bâtiments administratifs à Bambari. Les soldats y ont installé leur lit pour dormir.

SAC DE COUCHAGE

DORMIR

SAVON

À TOI DE JOUER !

BIVOUAC

GLADIUS

RASOIR

Titre ?

Les fenêtres sont occultées par des volets.

Les câbles électriques noirs alimentent le puissant projecteur de lumière, en haut à gauche, et tous les appareils électriques, comme la tondeuse du soldat.

Une chemise de combat, portant les insignes de l'armée française d'un côté et celui de l'opération Sangaris de l'autre, sèche. Cette chemise UBAS pour *Under Body Amor Shirt*, c'est-à-dire à porter sous un GPB, le gilet de protection balistique, pèse environ 500 grammes. Elle est composée de matières issues des nouvelles technologies, dont le tissu Ripstop très résistant à l'eau et au feu. Ce vêtement assure une bonne protection contre l'humidité, la chaleur, et même contre les moustiques.

Sur les fils tendus, le linge des soldats sèche. Dès qu'ils en ont la possibilité les soldats lavent et entretiennent leur matériel.

Plusieurs sacs à dos contenant les effets personnels des combattants sont accrochés au mur

Le soldat assis sur un tabouret pliant se rase les cheveux avec une tondeuse électrique. Une bonne hygiène est indispensable pour se protéger contre les maladies ou guérir plus vite lorsque l'on est blessé, elle permet aussi une vie en groupe plus supportable.

Le décor sur le mur du fond, une peinture de paysage, ainsi que les couleurs du drapeau la république centrafricaine placées en cercle évoque probablement l'ancienne utilisation du bâtiment.

Les lits de camps, surélevés grâce à des pieds, sont équipés d'une toile de tente qui protège le soldat, dans ce cas contre les insectes, et lui donne un peu d'intimité pour dormir.

S'habiller et s'identifier

La tenue du combattant doit remplir plusieurs fonctions essentielles : le protéger mais aussi lui permettre d'être identifié par ses camarades et par ses chefs qui peuvent diriger la bataille à distance.
Pendant longtemps, couleurs, symboles, vêtements sont combinés pour permettre cette identification, de prêt comme de loin.
Ces éléments d'identification portés par un même groupe renforcent aussi les relations d'appartenance au groupe.

COULEUR

COIFFURE

EMBLÈME

À TOI DE JOUER !

UNIFORME

INSIGNE

CHIFFRE

Repère la veste d'un soldat chinois de l'Armée de l'Étendard Vert

Le soldat qui portait cette veste appartenait à l'une des armées chinoises de la dynastie Qing (1644-1912). Lors de la révolte des Taiping (1851-1864), des troupes des armées française et britannique sont alliés à l'Empire chinois contre des rebelles chinois du sud et du centre du pays.

Une veste en toile bleue et rouge visible de loin, malgré l'épaisse fumée produite par le tir des armes à feu (fusils et canons) et qui couvre le champ de bataille. Chaque groupe est ainsi identifiable de loin grâce à la couleur de son uniforme.

Des caractères chinois à l'avant et à l'arrière de la veste indiquent que le soldat fait partie de l'unité des 軍標 (jun biao) pour l'armée de l'étendard vert (綠營兵 lu ying bing) et que son unité est placée sur le flanc droit, 右軍 (you jun), de cette armée. Mais l'adversaire doit alors savoir lire le chinois, ce qui n'est pas le cas des combattants français. Dans la plupart des cultures on fait donc appelle à des symboles (animaux, plantes ou objets) qui peuvent être compris même si on ne sait pas lire.

Marcher

De l'Antiquité jusqu'au 19e siècle la majorité des soldats sont des fantassins, c'est-à-dire qu'ils se déplacent à pied, souvent sur de longues distances. Quelque soit l'époque, les soldats doivent donc être bien chaussés et veiller à soigner leurs pieds.
Les chaussures du légionnaire de l'Antiquité ou du soldat français, allemand ou britannique pendant la Seconde Guerre mondiale ont des semelles à clous. Un groupe de combattants ainsi chaussés ne passe pas inaperçu. Bien avant de voir l'adversaire on l'entend marcher, ce qui fait monter la tension et des questions se posent : combien sont-ils ? Que va-t-il se passer ?

GODILLOTS

JUNGLE BOOTS

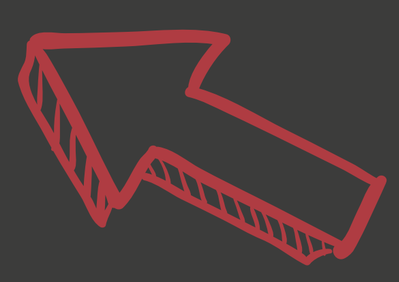
RANGERS

À TOI DE JOUER !

CALIGAE

SOULIERS

BRODEQUINS



Fer, bois, caoutchouc !

Repère, tout près de ce panneau, les chaussures représentées ci-dessous.

Les **Caligae** du soldat romain de l'Antiquité sont fabriquées avec du cuir et des clous en fer. Ces derniers permettent de ralentir l'usure de la semelle. La forme de la tête des clous qui laissent une empreinte sur le sol pouvait donner des informations sur le type et le nombre de combattants.

Les **brodequins** à semelles cloutées du soldat de la Première Guerre mondiale pèsent environ 1,5 kilogramme.

Les **souliers** portés par les soldats français, à partir de l'époque du roi Louis XIV, complète l'uniforme qui devient systématique dans l'armée. Les deux souliers sont taillés à partir d'une même forme, ce sont les pieds du marcheur qui les déforment pour les adapter au pied droit ou gauche. Le talon, assez haut, de la chaussure est en bois, le reste est en cuir. Le bout du soulier est carré et il y a généralement une boucle en métal sur le dessus, selon la mode de l'époque. Un soulier pèse environ 400 à 500 grammes sans les éléments métalliques.

Dans les années 1940, les Américains mettent au point des semelles en caoutchouc. La semelle des **Jungle Boots** que portent les soldats américains lors de la guerre du Viêt Nam (1955-1975) est constituée de trois couches : une couche anti-dérapante grâce aux stries façonnées dans le caoutchouc ; une lamelle de métal au milieu qui protège contre les pièges piquants ; et sous le pied du soldat une couche en cuir. Cette semelle est souple, plus confortable et plus silencieuse.

Caligae reconstituées du soldat de l'Antiquité romaine © Paris, musée de l'Armée, dist. RMN-GP

Souliers du 18e siècle fabriqués aux Invalides © Paris, musée de l'Armée, dist. RMN-GP

Semelles cloutées d'une paire de brodequins français de marche modèle 1917 © Paris, musée de l'Armée, dist. RMN-GP

Semelles des Jungle Boots © Paris, musée de l'Armée, dist. RMN-GP

Se nourrir

Dans un contexte guerrier la nourriture est très importante car elle donne l'énergie nécessaire pour supporter la rude vie en campagne et le combat. Si elle est suffisante, goûteuse et variée elle permet au combattant de garder un bon moral. Le soldat transporte généralement avec lui au moins deux jours de vivres. L'approvisionnement en nourriture est plus ou moins facile, il dépend en grande partie des moyens de conservation des denrées alimentaires propre à chaque époque. Jusqu'au 19e siècle, on emmène une partie de la nourriture et notamment des animaux vivants qui fournissent du lait, des œufs et de la viande. Mais il faut aussi s'approvisionner tout au long de la campagne.

PINARD

PITANCE

ROULANTE

À TOI DE JOUER !

REPAS

VIVANDIÈRE

CANTINIÈRE

Nourriture chapardée

Repère le dessin sur lequel un soldat du 18e siècle s'enfuit en courant…

1. Des paysans armés d'un bâton et d'une fourche sortent furieux de la ferme. Ils doivent réunir les bêtes qui ont été effrayées par le voleur
2. Le jeune garçon pieds nus, vêtu d'un pantalon déchiré, témoigne de la pauvreté des paysans
3. Une paysanne pointe son doigt en direction du voleur
4. Le soldat, reconnaissable à son uniforme coloré, s'enfuit en emportant une volaille et un porcelet vivants. Il devra les préparer et les cuisiner lui-même

En boîte !

Trouve maintenant la ration de combat individuelle réchauffable du soldat français en 2016

1. Un carton de 29,4 cm de longueur (format d'une feuille A4), de 14,9 cm de largeur et de 6,3 cm de haut permet de protéger et de contenir un repas. Le tout pèse 1,5 kg.
2. 14 menus sont proposés. Le contenu de la ration présentée dans l'exposition est indiqué sur le carton, en français et en anglais.
3. Une boîte contient des pastilles d'*Amichauf* qui permettent, à l'aide d'un réchaud en inox, de chauffer le Parmentier de canard
4. La ration contient 6 produits salés et 8 produits sucrés
5. L'étui portant la mention « Neff » contient une soupe déshydratée. 2 autres sachets nécessitent également un ajout d'eau : du thé et une boisson énergisante

Planche 113 du manuscrit Troupes du Roi, Infanterie française et étrangère, année 1757, tome I.
© Paris, musée de l'Armée, dist. RMN-GP

Ration de combat individuelle réchauffable du soldat français en 2016
© Paris, musée de l'Armée, dist. RMN-GP

Se déplacer en campagne

Faire la guerre nécessite de transporter du matériel pour combattre, mais aussi tout le nécessaire pour vivre en campagne. Jusqu'au 19e siècle, les animaux de bât, comme le cheval, le mulet, le dromadaire, etc. sont indispensables pour transporter ce matériel. Dans la seconde partie du 19e siècle le transport ferroviaire (le train) se développe, puis avec les Première et Seconde Guerres mondiales, les engins à moteur, comme la voiture ou le camion, se multiplient.

TRAIN

MULET

BATEAU

À TOI DE JOUER !

CHEVAL

AVION

CAMION

Des Américains, un chariot et des mulets

Observe la maquette du chariot portant la mention US [United States (États-Unis)]. Ce type de transport est notamment utilisé par les soldats américains pendant la Première Guerre mondiale. Les mules ou mulets (issues d'un âne et d'une jument) sont particulièrement appréciés pour leur force, leur résistance et ils sont généralement moins fragiles et mangent moins que les chevaux.

Le chariot bâché ressemble à celui des pionniers partant à la conquête de l'Ouest. Il est tracté par quatre mules.

Le soldat américain place ses pieds dans des étriers qui rappellent ceux des cow-boys ou des Mexicains du 19e siècle.

La mule est équipée d'un bât. Ce matériel permet de charger l'animal en équilibrant les poids. La mule peut ainsi transporter des charges pesant jusqu'à 250 kg sur de longues distances et sur des chemins difficiles.

Le VAB ?

Revenons, grâce au photographe Elias, à l'opération Sangaris de 2015 en Centrafrique. Le VAB, c'est-à-dire le véhicule de l'avant blindé, utilisé depuis 1976 dans l'armée française, permet de transporter jusqu'à 10 soldats sur le champ de bataille en les protégeant de la mitraille, des éclats et des risques NBC (une arme qui est soit nucléaire, soit biologique, soit chimique).

Les soldats tentent de désembourber leur VAB qui malgré ses 4 roues motrices est bloqué par la boue.

La tête du tigre rugissant apporte un soutien symbolique aux soldats, elle peut aussi représenter leur colère face à une telle situation.

Seul le soldat penché sur la roue a enlevé son gilet pare-balles pour avoir plus de liberté de mouvement

Se protéger

L'évolution de la protection du soldat et des animaux qui, tout au long de l'histoire sont à ses côtés, est liée à celle des armes et des techniques employées. Même s'il n'existe pas d'équipement protecteur à 100 %, il doit amortir le choc d'un coup porté ou le dévier pour l'atténuer. Les objets tranchants ou pointus, et plus tard les projectiles tirés avec une arme à feu, ne doivent pas passer à travers. Il doit aussi, au cours des guerres contemporaines, protéger le combattant des attaques chimiques ou bactériologiques. Les équipements récents peuvent également le protéger contre les insectes, comme les moustiques qui transmettent des infections ou maladies à l'homme.

MASQUE À GAZ

ARMURE

CAMOUFLAGE

À TOI DE JOUER !

CASQUE

BLINDAGE

CHAR

Contre les gaz

Depuis la Première Guerre mondiale, les gaz chimiques sont employés par les armées. Pour protéger les combattants, des masques à gaz ont été inventés, pour l'homme et pour certains animaux, comme le chien et le cheval. Avant la Seconde Guerre mondiale des inventeurs essaient de perfectionner ces protections, Oscar Herbin est l'un d'entre eux. Il invente le masque à gaz pour cheval que tu peux observer près de ce panneau.

Sur la photographie ci-contre le masque à gaz équipe la tête du cheval. Ce dernier a dû être entraîné pour supporter le matériel et apprendre à respirer en le portant.

Le cheval est scellé pour être monté par un cavalier qui portera un masque à gaz adapté à l'homme comme ceux que tu peux voir dans cette partie de l'exposition

L'homme tient les rênes qui permettent au cavalier de diriger son cheval. Elles sont reliées au mors, une tige de métal, souvent articulée, qui est placé dans la bouche du cheval. Entre le bout des rênes et le masque il y a un joint en caoutchouc qui empêche l'air d'entrer.

Sous le menton du cheval une cartouche anti-arsines filtre l'air aspiré par le cheval grâce à des produits chimiques et empêche le passage du gaz.

Contre les projectiles

As-tu repéré la culotte de protection pare-éclat de 1953 portée par l'équipage d'un hélicoptère lorsqu'il survol une zone de combat ?

Photographie extraite des archives données par Oscar Herbin © Paris musée de l'Armée

Devenir invisible

L'évolution des armes, tirant plus loin, plus fort et utilisant une poudre produisant peu de fumée – mise au point en 1884 – a conduit à abandonner les uniformes aux couleurs vives visibles de loin portés par les combattants du 17e siècle jusqu'à la fin du 19e siècle. Pendant la Première Guerre mondiale, le camouflage cherche à rendre presque «invisibles » les matériels – sur terre, sur l'eau et dans les airs – pour protéger les combattants au moment des combats ou des déplacements. Des artistes travaillent avec les armées des pays en guerre et adaptent leurs techniques artistiques et les connaissances scientifiques sur l'illusion d'optique pour créer des techniques de camouflage.

FELDGRAU

CAMOUFLAGE

LEURRE

À TOI DE JOUER !

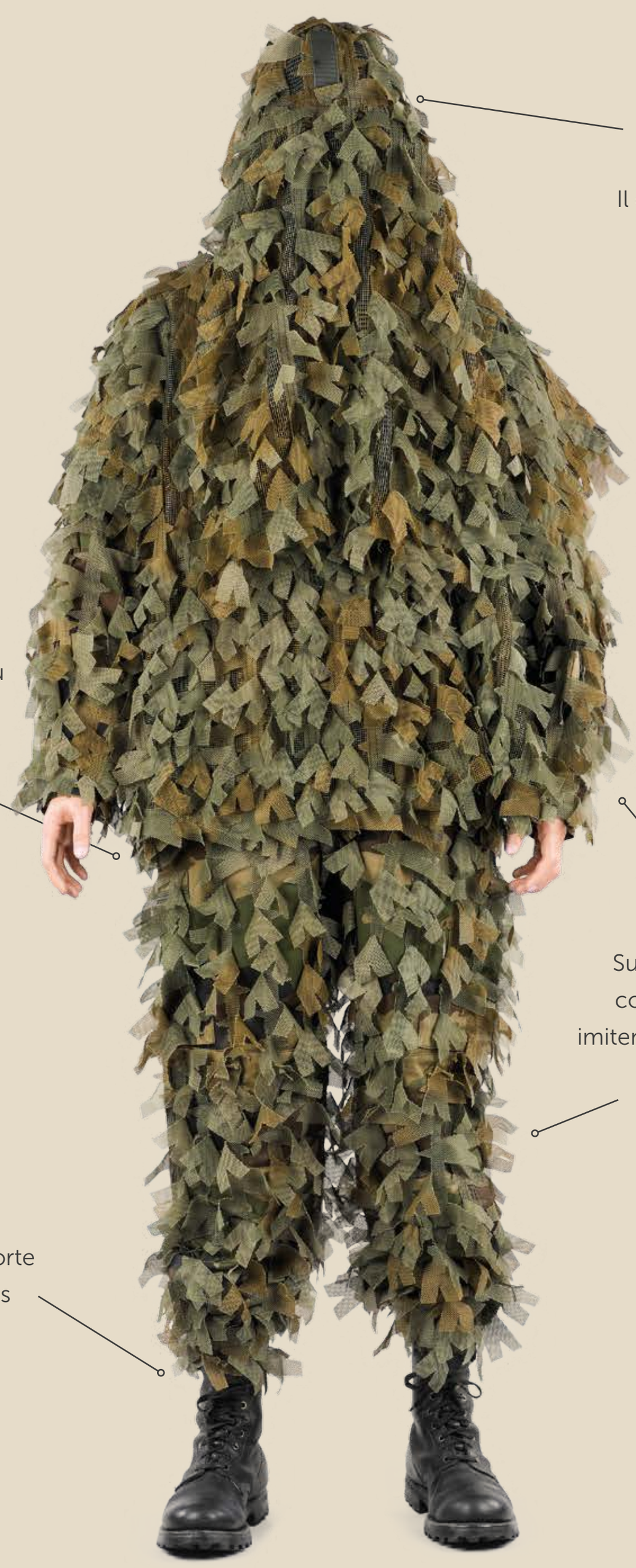
KAKI

OPTIQUE

JUMELLE

Tenue Caméléon 04

Déjà pendant la Première Guerre mondiale les sections de camouflage françaises avaient choisi l'emblème du caméléon, l'un des animaux les plus connus pour passer inaperçu en changeant de couleur en fonction de son environnement. En 2000, les créateurs de la tenue que tu dois observer maintenant ont donné le nom de cet animal étonnant à leur vêtement.



Un poncho, grand rectangle de tissu percé uniquement pour laisser passer la tête et couvrant le corps jusqu'aux cuisses, transforme lui aussi la silhouette. Il est équipé d'une cagoule et pour masquer le visage d'une voilette qui permet de voir sans être vu.

La veste et le pantalon sont attachés l'un à l'autre au niveau de à la taille par une fermeture éclair formant ainsi une sorte de combinaison

Sur les manches et les jambes sont cousus des morceaux de tissus qui imitent l'effet d'un feuillage et masque les lignes nettes de la silhouette

Comme sur les joggings, des fronces élastiques permettent d'adapter le vêtement à celui qui le porte et facilitent ses mouvements

Tenue Caméléon 04, France, 2000
© Paris, musée de l'Armée

La mort du soldat

Exerçant un métier dangereux, un militaire, homme ou femme, peut mourir au cours d'une mission. Cette partie de l'exposition évoque ce thème douloureux. Dans l'Antiquité ou encore au cours des guerres napoléoniennes le défunt est enterré près de l'endroit où il est mort, généralement avec ses camarades tombés en même temps que lui. À partir de la guerre de Sécession (1861-1865), les combattants américains portent une plaque mentionnant leur prénom et leur nom ce qui permet d'identifier certains morts et leur tombe. Au cours de la Première Guerre mondiale, les militaires ont généralement un livret militaire et une plaque d'identité sur eux mais le nombre important de morts ne permet pas souvent de rapatrier le corps pour le rendre à la famille et lui permettre de faire son deuil. L'autorité militaire doit annoncer le décès du soldat à sa famille. Elle doit également rendre à sa famille les effets personnels qu'il conservait lors de sa mission.

HOMMAGE

TOMBE

DÉCORATION

À TOI DE JOUER !

FAMILLE

SOUVENIR

LIVRET MILITAIRE

Identifier

Voici en gros plan la plaque d'identité militaire d'un soldat américain qui après avoir débarqué sur la plage d'Omaha en Normandie, est tué lors des combats de Saint-Lô, le 25 juin 1944.

Sur la plaque ronde, 1539 désigne l'emplacement de sa tombe provisoire. Les deux plaques ont été placées sur un poteau qui indiquait l'emplacement de cette tombe avant que le corps, quelques années plus tard, ne soit enterré dans le cimetière de Saint-Laurent. À ce moment là, les plaques ont été envoyées à la famille de Jesse Turner.

Sur la plaque en métal, qu'il devait porter autour de son cou, sont gravés son prénom et son nom, *Jesse Turner*, et son numéro d'identification : 357768397. T43 44 signifie qu'il a été vacciné contre le tétanos en 1943, avec un rappel en 1944. La lettre A correspond à son groupe sanguin. La lettre P indique sa religion, il est protestant.

En hommage

Regarde la photographie de Philippe de Poulpiquet. Il a choisi de réaliser une photographie en noir et blanc lors de la cérémonie d'hommage nationale qui s'est déroulée dans la cour d'honneur de l'Hôtel des Invalides, le 19 juillet 2011.

Des petits panneaux clairs disposés sur le sol de la cour ont permis à chacun de se placer selon le protocole de la cérémonie

Deux caméras protégées de la pluie permettent de transmettre la cérémonie à la télévision. Elles sont placées dans le corridor, le couloir couvert qui entoure la cour d'honneur

Sept cercueils contenant les corps de soldats français morts en Afghanistan sont placés dans la cour d'honneur. Ils sont couverts d'un drapeau français. Sur six des cercueils, au-dessus de leur tête, figure un portrait du défunt. Su chacun des cercueils trois coussins portent les décorations des soldats.

Abrité de la pluie par un pavillon, le président de la République prononce à l'aide d'un micro un discours d'hommage. Derrière lui sont placés les drapeaux français et européen.

Les cercueils sont entourés par des militaires en uniformes, notamment les camarades des soldats, et de civils, membres de la famille et proches du défunt, ainsi que des politiques représentant l'État. Les civils sont généralement reconnaissables par leur parapluie déployés.

Les anciens combattants d'autres conflits sont reconnaissables au drapeau de leur unité qu'ils présentent devant eux, à droite sur l'image

Plaque d'identification
© Paris, musée de l'Armée, dist. RMN-GP

Philippe de Poulpiquet (né en 1972)
Hommage national à sept soldats français morts en Afghanistan Paris (Invalides), 19 juillet 2011
© Paris, musée de l'Armée, dist. RMN-GP

Soigner

Au cours d'une mission, un militaire peut être blessé. Commence alors pour lui une course contre le temps au cours de laquelle les moyens et les personnes disponibles pour le transporter et le soigner sont extrêmement importants. Au cours de l'histoire, cette prise en charge des blessés a longtemps été dépassée, mal organisée ou pas suffisante. Malgré tout la chirurgie et la médecine militaires ont permis des avancées importantes dans le traitement des patients.

MÉDECIN

INFIRMIÈRE

BRANCARDIER

À TOI DE JOUER !

CHIRURGIEN

AMBULANCE

HÔPITAL

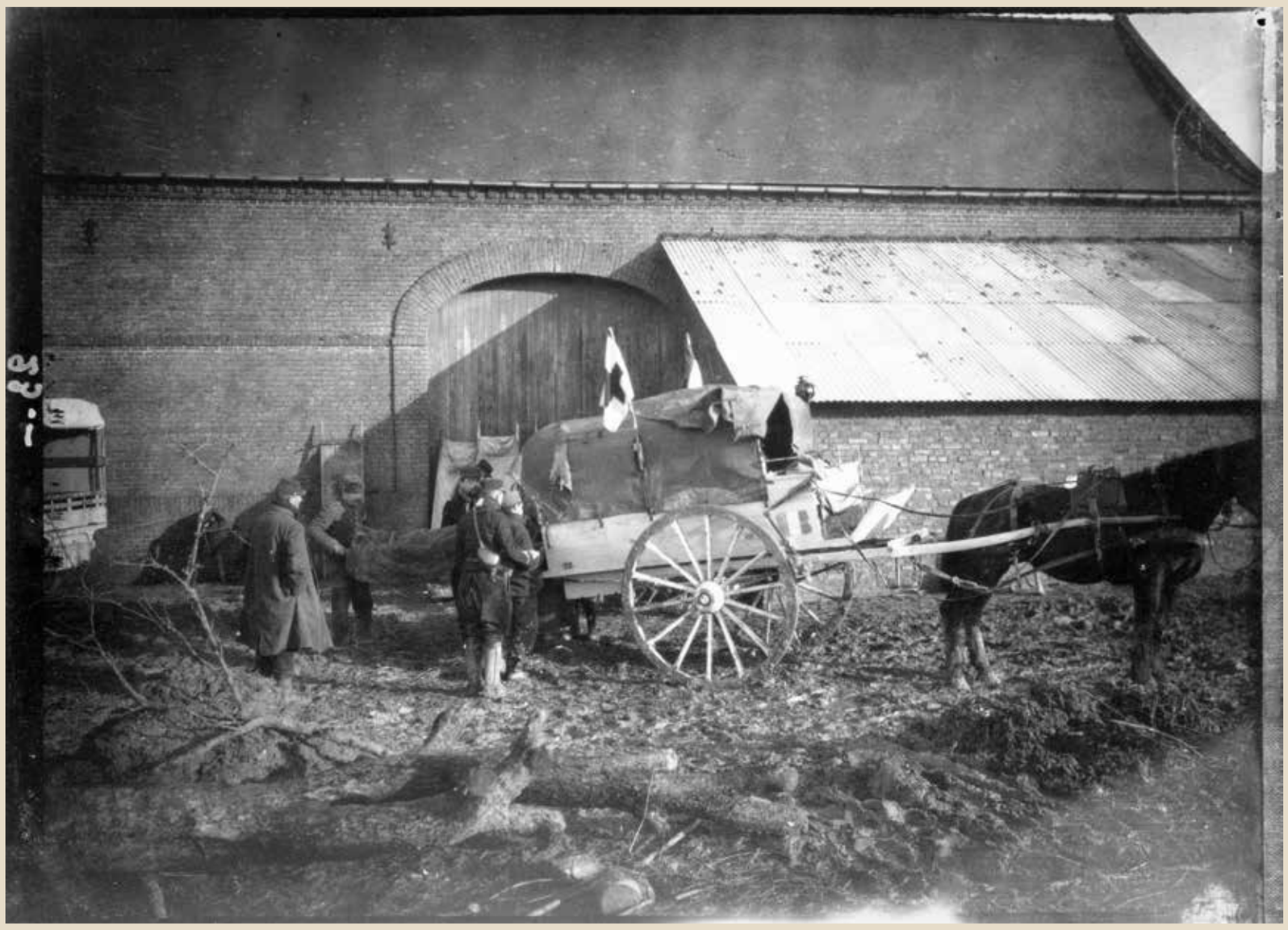
Évacuer au plus vite

Détaillons la photographie ci-contre prise au début de la Première Guerre mondiale, en 1914.

Des brancards sont alignés sur le mur du bâtiment. Des brancardiers ou infirmiers du service de santé des armées attendent généralement une trêve (un arrêt des combat ou la nuit) pour se rendre au plus près des blessés qui ne peuvent pas se déplacer seuls. Deux infirmiers sont donc nécessaires pour évacuer un blessé.

De part et d'autre de l'ambulance des drapeaux portant la Croix rouge protègent en principe le véhicule selon les règles et les droits déterminés par les Conventions de Genève.

Le drapeau français est visible à l'avant de l'ambulance, sur le siège qu'occupe le conducteur.



Le militaire de dos est peut-être le médecin qui a rempli et signé la fiche d'évacuation

Le blessé est transporté vers une zone plus sécurisée, ici la ferme Broufay près de Montauban-de-Picardie. Un médecin ou un infirmier l'examine rapidement et remplit une fiche qui fait le point sur son état, indique le nom du blessé ou de son unité et l'hôpital vers lequel il doit être envoyé. La fiche est généralement accrochée sur un bouton de la tenue du blessé.

Le blessé est ici placé par des brancardiers dans une ambulance, un chariot tiré par un cheval. Il peut y avoir deux ou trois blessés dans ce type de véhicule.

Évacuation des blessés à la ferme Broufay à Montauban-de-Picardie le 19 décembre 1914, Album Danton, phot. n°57 Montauban, 19 décembre 1914 © Paris, musée de l'Armée, dist. RMN-GP